

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA JOURNÉE DES DUPES

BERGASSE ; PUYSÉGUR

Tragi-comédie — 1790

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LA PEYROUSE	51 rép.	ALMENANDRE	6 rép.
BIMEAURA	37 rép.	O PARIA	3 rép.
PEUPLE	31 rép.	UN HOMME DU PEUPLE	2 rép.
MAÎTRESSE	29 rép.	CONFIDENT	2 rép.
LAIBIL	21 rép.	UN DE LA TROUPE	2 rép.
MONSIEUR GARDE-RUE	14 rép.	GUILLAUME	2 rép.
YETAFET	12 rép.	DEUX SENTINELLES PLACÉS VIS-À-VIS L'UN DE L'AUTRE	1 rép.
UNE POISSARDE	10 rép.	DEUX SENTINELLES	1 rép.
MONTMICY	9 rép.	POISSARDES	1 rép.
MOUNIER	9 rép.	UNE AUTRE POISSARDE	1 rép.
PECHEILLAR	8 rép.	TOUTES LES POISSARDES	1 rép.
CATEPANE	7 rép.	UN HOMME DE LA TROUPE	1 rép.
MOLA	7 rép.	UN GRENADIER	1 rép.

Personnages muets & suite : MADAME DU CLUB, SOLDATS, TROUPE DE BRIGANDS

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	21
ACTE III	32
ACTE IV	50

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Bimeaura, Pecheillar.

BIMEAURA

Eh bien, Pecheillar, tu t'applaudis sans doute de t'être associé à mes projets. Ta réputation, rivale de ma gloire, a déjà porté ton nom dans toutes les provinces du royaume. Mais ne nous bornons pas à de vains triomphes; la réputation, comme le ciment qui unit les diverses parties d'un édifice, ne doit être rien pour nous, si elle ne sert à consolider notre fortune.

PECHEILLAR

Qui peut mieux que moi, Bimeaura ; saisir la vérité de ce principe. De tout temps j'ai regardé la réputation des hommes, comme une vapeur légère, qu'un souffle élève, et qu'un souffle abaisse. Mon intérêt doit être pour toi, le garant de ma fidélité un de mon zèle. J'ai tout à gagner un n'ai rien à perdre.

BIMEAURA

C'est là la position qui favorise les grandes entreprises ; aussi ai-je mis ma confiance en toi, comme un agent sûr et décidé. Je vais actuellement te découvrir, sans mystère, les nouveaux plans qui doivent assurer nos

hautes destinées. Il est temps, Pecheillar, de te faire distinguer les amis qui nous servent ; des rivaux que nous avons à combattre. Trois factions ont renversé le trône, tu les a toutes confondues dans leurs marche ; il faut te faire connaître leurs vues. Reken, ivre de bonheur et de gloire, a cru que c'était trop peu pour un homme de son caractère, d'être le ministre d'un roi puissant. Son étonnante popularité lui a fait concevoir le hardi projet de s'établir médiateur entre le monarque un son peuple, croyant les maîtriser également, l'un par la crainte, un l'autre par l'espérance. Il a préparé la destruction des deux premiers ordres de l'État ; j'ai favorisé sa marche, parce qu'elle s'accordait avec mes plans. Mais Reken n'a pas une âme faite pour les grandes révolutions. Reken a pris le masque de la vertu, ignorant, sans doute que si les saints peuvent attirer le peuple aux pieds des autels, il faut un autre caractère un d'autres moyens, pour le conduire à la brèche. Sylla, Catilina, Cæsar, Cromwell ; voilà les modèles qu'il faut suivre quand on veut bouleverser un Empire ; aussi avec un nom souillé, mais avec une audace qui ne respecte rien, je suis plus redoutable que lui. Reken a donc tremblé, quand il a vu que son pieux bavardage ne maîtrisait plus ces flots impétueux que j'agite à mon gré. Il a balancé dans sa marche, je l'ai pris sur le temps, et l'attaquant avec courage, j'ai affaibli cette grande popularité ; j'ai dévoilé sa faiblesse, intimidé son génie ; mais Reken n'est point anéanti ; il convient encore à mes projets qu'il se traîne sans gloire sur le chemin de la liberté, dans lequel son ambition a imprudemment engagé ses premiers pas.

PECHEILLAR

Ce n'est assurément pas là le rival que nous avons à craindre.

BIMEAURA

Non, sans doute, ce faible esprit est pour toujours abandonné à la honte un aux remords. Mais comme les événements semblent se jouer de la prudence des humainsB; l'homme qui, sans génie, sans projet, s'est jeté dans le tourbillon, uniquement pour avoir l'air de jouer un rôle, est ce-

lui que les circonstances veulent en vain élever au-dessus de moi. Yeta-
 fet veut anéantir la monarchie, pour former une association foedéra-
 tive. Il compte obtenir le commandement des milices des provinces
 confédérées, c'est-là la récompense que lui promet le parti dont il sert
 les projets ; mais il le flatte d'un fol espoir. En vain il cherche à couvrir
 son ambition du voile de la popularité ; en vain il affecte de prendre
 avec soumission les ordres de Laibil ; la fausse modestie est un cadre qui
 fait ressortir l'orgueil ; c'est inutilement encore qu'il l'entoure de livrées
 somptueuses, qu'il charge son écusson des anciennes abeilles des Rois
 francs, il faut autre chose qu'un mannequin doré pour faire un Maire du
 Palais. Yetafet sait que je suis instruit de tous ses projets, il sait que je
 veux les combattre, mon audacieux génie l'alarme, et, au milieu de sa
 garde fastueuse, il tremble. Tu vois, Pecheillar, que nous avons dû mar-
 cher tous de front jusqu'à ce jour, puisque nos projets ne trouvaient
 d'obstacles que sur le trône. Mais cette journée doit mettre fin à notre
 union, l'événement qui se prépare va décider notre sort.

PECHEILLAR

De quelle impatiente curiosité tu remplis mon esprit.

BIMEAURA

Tu connais mes principes ; j'ai mis en mouvement les deux grands
 agents du monde : l'intérêt et la vanité. Déjà ces avocats, dont la horde
 obscurcit l'assemblée, se croient autant de potentats. Ces enfants perdus
 que j'ai enlevés à leurs familles, un que mon génie dirige, pensent être
 des hommes, et sont flattés de voir divulguer un secret qui n'était en-
 core connu que du précepteur qui les avait fouettés la veille. Des courti-
 sans, idolâtres de l'autorité, jouent toujours le même rôle, ils encensent
 leur idole entre les mains du peuple. Le parjure et l'usure ont décidé la
 marche d'un pontife ; des pasteurs subalternes un ignorants, égarés par
 l'avarice et l'orgueil, espèrent partager la puissance et la fortune de
 leurs chefs ; le bourgeois engoncé sous ses larges épaulettes, se croit le
 rival d'Alexandre ; le peuple souffre, je le sais ; mais l'espérance le sou-

tient encore, un je ne puis m'empêcher d'admirer avec toi la crédulité
de cette tourbe ignorante, à qui il m'a été si facile de persuader que je
passais subitement du genre de vie dissolue dans laquelle nous avons
vécu, pour braver en sa faveur tous les dangers, me livrer aux plus pé-
nibles travaux, sans aucun intérêt personnel, uniquement guidé par le
saint amour de l'humanité. Non, peuple insensé, Bimeaura serait plus
peuple que toi, s'il ne s'élevait pas à de plus hautes idées ! Je veux être
maître, Pecheillar, et n'ai encore rien fait pour le devenir. Les deux pre-
miers ordres de l'État anéantis, l'armée débauchée, les tribunaux suppri-
més, l'honneur français souillé par mille atrocités, la discorde, à la voix
de mes agents, secouant partout ses flambeaux; tout est inutile sans le
coup qu'il faut frapper aujourd'hui. La présence du monarque
m'offusque, le grand caractère de la reine m'effraye, il faut que tous ces
fantômes importants disparaissent.

PECHEILLAR

Mais je ne te vois aucuns moyens suffisants dont tu puisse disposer
pour une si grande entreprise. Où sont tes soldats ?

BIMEAURA

Mes soldats ! J'ai de grands trésors que je prodigue, un songes qu'un
soldat, qui une fois a vendu son honneur, a toujours un marché ouvert
avec celui qui peut le payer.

PECHEILLAR

Mais ne crains-tu pas que ton ton projet ne soit connu, un qu'une main
vengeresse...

BIMEAURA

Ne crains rien pour moi, tous mes ennemis sont parmi les gens délicats
un honnêtes, et je dispose du fer un du poison des scélérats. Mon plan

est bien combiné, rapporte-t-en à mon génie ? Je me sers de la vanité d'Yetaset qui veut avoir le monarque sous sa garde, je l'ai excité par mes émissaires ; mais tout sera consommé par les mains les plus viles. Le roi prendra la fuite, et son épouse... Mais quel bruit entends-je ? C'est le peuple qui s'attroupe, il faut lui parler, et je t'instruirai après du rôle que tu dois jouer dans cette importante journée.

100

SCÈNE II

Bimeaura, Pecheillar, une Patrouille de la Garde Nationale, du Peuple.

(Ensemble.)

DEUX SENTINELLES PLACÉS VIS-À-VIS L'UN DE L'AUTRE

Qui vive !

UNE POISSARDE

N'aies pas peur, Patrouille, c'est moi.

105

(ensemble)

LES DEUX SENTINELLES *(ensemble)*

Passez de l'autre côté.

(Apercevant Bimeaura.)

LES POISSARDES

Est-ce que la rue a trois côtés ? Vaudrait autant nous dire de nous en aller. Hé ! C'est notre vigoureux. Par quel hasard notre gros papa est-il hors de chez lui de si bon matin.

BIMEAURA

Mes enfants, je veille toujours pour votre bonheur.

110

UNE POISSARDE

Faut convenir, Mesdames, que j'avons là un brave galant ; il faut mon vigoureux, que je te plante deux bons baisers sur tes grosses joues.

UNE POISSARDE

T'as raison, Catherine, il le mérite bien ; car il paye mieux qu'un Prince.

BIMEAURA

Rien ne me plaît, Mesdames, autant que ces témoignages de votre tendresse.

115

UNE POISSARDE

Il a ma finte lâché le mot ; c'est que je t'aimons bien. Je ferons toujours tout ce que tu voudras ; tu comme j'étions prêtes pour ce chien de veto ; mais actuellement, mon vigoureux dis nous donc queue c'est que cette vermine là ?

BIMEAURA

Mais ce serait peut-être bien long à vous expliquer.

120

UNE POISSARDE

Pardienne, mon vigoureux, toi qui as tant d'éloquence, tu nous diras ça en quatre mots. J'entendrons toujours assez bien. Tiens, c'est que jamais je ne savons les choses qu'après que je les avons faites, et je voulons nous exercer pour envoyer nos Députés à l'assemblée nationale.

BIMEAURA

Eh bien, voici ce que c'est que le veto. Il y en a de deux espèces ; l'un est absolu un l'autre suspensif. 125

UNE POISSARDE

Tians, Catherine, vois-tu comme il parle ; c'est du biau ça, dame.

BIMEAURA

Imaginez-vous que vous êtes dans votre votre maison bien tranquille, la table mise, toute votre famille s'apprête à manger la soupe, il prend fantaisie au roi de dire veto, et sur le champ il prend votre soupe, et vous laisse là, emportant votre dîner. 130

UNE POISSARDE

Qu'eu chienne de gueule ! Je ne voulons pas de cet absolu, ça rime à mon cul.

UNE AUTRE POISSARDE

Mais, mon vigoureux, j'ons donc queueque chose de cette affaire-là ; car j'ons le si pensif. 135

BIMEAURA

Oui, vous avez le veto suspensif ; mais c'est comme si vous n'aviez rien. Car lorsque le roi aura dit son veto, vous avez encore plus de deux ans pour manger votre soupe.

UNE POISSARDE

Oh ! Morbleu, je ne laisserai jamais refroidir la mienne.

BIMEAURA

Vous voyez avec quel zèle nous vous servons, nous courrons bien des dangers, mais nous ne craignons rien, tant que nous sommes sûrs de vos services. Songez que nous avons des ennemis communs, on vous les fera toujours connaître sous le nom d'aristocrate ; il n'en faut épargner aucun. Ainsi obéissez aveuglément aux gens qui vous donneront des ordres. Adieu, Pecheillar, suis-moi. 140

145

(ensemble)

TOUTES LES POISSARDES *(ensemble)*

Je brûlerons notre dernier jupe plutôt que de l'abandonner.

UNE POISSARDE

De quelle diable de chicane il nous a débarrassé là. C'étaient les aristocrates qui qui voulaient ce veto pour manger notre pain; ah ! Les chiens.

UN HOMME DE LA TROUPE

Je vais mettre quatre charges dans mon fusil, et le premier aristocrate que je rencontrerai payera pour le veto. 150

(Le peuple sort, excepté quelques traîneurs qui voient arriver Monsieur de la Peyrouse et o Paria; ils les observent.)

UNE POISSARDE

Mesdames, allons joindre nos camarades qui nous attendent, car il y a quelque chose de grand à faire aujourd'hui.

SCÈNE III

La Peyrouse, O Paria, quelques gens du Peuple.

LA PEYROUSE

Mon cher O Paria, tu as trop pleuré ta patrie pour être étonné des transports qui agitent mon coeur en voyant mon pays. Le spectacle que t'ont présente des marins fatigués d'une longue navigation, a suffi pour t'inspirer le désir de connaître la France; mais quels tableaux sublimes et ravissants vont s'offrir ici à ton esprit observateur, vont pénétrer ton coeur sensible. Un territoire immense, une population nombreuse, gouvernés par des ressorts invisibles qui entretiennent partout l'harmonie, la confiance et bonheur. Tes yeux vont être éblouis de l'éclat du trône. Tu vas voir le plus grand monarque de l'univers tempérant sa puissance et sa force par sa modération et ses vertus pacifiques, près de lui une reine brillante de gloire et de beauté, adoucissant par une affabilité touchante cet air de majesté qu'elle tient de la nature et de son grand caractère.

(Ils sortent.)

(bas à la troupe)

UN HOMME DU PEUPLE *(bas à la troupe)*

Quel langage ! C'est bien là un aristocrate. Courons vite chercher du monde pour l'arrêter.

LA PEYROUSE

Tu vas surtout admirer l'urbanité et la douceur de ce peuple aimable, son idolâtrie pour son roi, cet esprit piquant et ingénieux qui fait de la capitale le temple des arts, des spectacles enchanteurs, une police plus étonnante encore, les plaisirs et la sûreté attirant de toutes parts des

voyageurs curieux, qui viennent ici répandre à grands flots les richesses des nations étrangères ; tu seras touché surtout de l'accueil flatteur dont ce peuple généreux va récompenser mes travaux et mes dangers; tu vas voir jusqu'à quel point les Français sont dignes...¹⁷⁵

SCÈNE IV

Le Peyrouse, O Paria, Le Peuple, Monsieur Garde-Rue, Soldats.

(revient en criant)

LE PEUPLE *(revient en criant)*

À bas la cocarde blanche !

LA PEYROUSE

Que signifie ce langage ?

LE PEUPLE

À bas la cocarde blanche !

180

LA PEYROUSE

Ignorez-vous donc qu'un soldat Français n'abandonne jamais ses couleurs ?

LE PEUPLE

Un soldat ! Il n'y a plus de soldats en France, il n'y a que des citoyens.

LA PEYROUSE

Retirez-vous, canaille ! Ou je vous ferai bientôt sentir qu'on n'insulte pas impunément devant moi l'armée Française.

185

(Ils se jettent sur lui, lui arrachent sa cocarde, et lui volent ses boucles, sa montre, et tout ce qu'O Paria possède.)

(La patrouille arrivée.)

LE PEUPLE

C'est ainsi que tu oses parler à la nation ! À bas la cocarde!... Il faut que tu fasses un don patriotique.

(Il sépare le peuple.)

MONSIEUR GARDE-RUE

Paix là ! Paix là ! Messieurs les Citoyens ; de grâce point de bruit !... Au nom de dieu, au nom de la loi ! Permettez que j'approche.

LA PEYROUSE *(à Monsieur Garde-Rue)*

Ah ! Monsieur, vous arrivez bien à propos pour me tirer des mains de ces brigands. 190

MONSIEUR GARDE-RUE

Modérez-vous, Monsieur, dans vos expressions ; ces brigands sont des hommes.

LE PEUPLE

C'est un aristocrate ! À la lanterne!

LA PEYROUSE

J'imagine, Monsieur, que vous ne venez pas ici pour appuyer ces gens-là dans leur criminelle entreprise. 195

MONSIEUR GARDE-RUE

Monsieur, les droits de l'homme sont en vigueur, et je n'ai que la voie de la représentation, jusqu'à ce que la loi martiale soit publiée. Mais ces Messieurs sont des citoyens qui aiment autant la justice que la liberté.

LE PEUPLE

C'est un aristocrate ! À la lanterne!

200

(À la Peyrouse.)

MONSIEUR GARDE-RUE

Patience, Messieurs ! Je ne viens pas ici pour m'opposer à la volonté souveraine de la nation ; mais vous ne refuserez pas, sans doute, d'entendre cet homme, qui n'a pas trop son esprit à lui. Qui êtes-vous, Monsieur ?

LA PEYROUSE

Moi, Monsieur, je suis un voyageur.

205

MONSIEUR GARDE-RUE

Vous avez donc un passeport de votre district ; veuillez bien me le communiquer.

LA PEYROUSE

Un passeport de mon district, que voulez-vous dire, Monsieur ?

MONSIEUR GARDE-RUE

Vous savez bien, Monsieur, que depuis que nous sommes libres, on ne voyage pas sans permission de sa paroisse.

210

LA PEYROUSE

Depuis que nous sommes libres !... Un passeport de mon district... Je ne vous comprends pas, Monsieur.

MONSIEUR GARDE-RUE

Mais au moins, avez-vous sur vous la permission du district pour porter un sabre.

LA PEYROUSE

Est-ce qu'un gentilhomme a besoin d'une permission pour porter ses armes ? 215

LE PEUPLE

Un gentilhomme !... C'est un aristocrate !... À la lanterne.

(Aux soldats.)

MONSIEUR GARDE-RUE

Prenez-garde à ce que vous dites, Monsieur. Vos réponses ne sont nullement satisfaisantes. Vous voyez qu'elles ne plaisent pas à la nation ; elle finirait par vous pendre ; il faut me suivre à l'hôtel-de-ville. Messieurs 220
les soldats ! Attention, je vous prie, au commandement !... Faites-moi l'honneur d'envelopper cet homme !

UN GRENADIER

Mais, Monsieur Garde-rue, ce n'est pas comme cela qu'on commande. Je vais vous faire voir ce que c'est... Attention !... À droite et à gauche, ouvrez les rangs !... Marche !... Halte !... Voilà votre homme enveloppé. 225

MONSIEUR GARDE-RUE

Ah ! Monsieur le grenadier, que je vous ai d'obligation ; vous m'avez tiré là d'un grand embarras.

LA PEYROUSE

Comment, Monsieur, vous m'emmenez comme un criminel, et ces brigands qui m'ont maltraité et dépouillé restent libres.

MONSIEUR GARDE-RUE

Monsieur, je ne sais qu'y faire. Je vois que vous ne connaissez pas encore bien la liberté. Vous êtes venu dans un mauvais moment, et vous voilà justement entre les droits de l'homme et la loi martiale. 230

LA PEYROUSE

Expliquez-moi ces énigmes.

MONSIEUR GARDE-RUE *(avec un sourire de mépris)*

Je vois bien, Monsieur, que vous n'avez lu aucun des décrets de l'assemblée. Voici ce dont il s'agit. Nous avons obtenu les droits de l'homme ; dès ce moment tout ce que vous appelez, dans votre langage aristocratique, brigands, canaille, règne et fait tout ce qui lui plaît ; quand cela devient trop sort, on publie la loi martiale : c'est une finesse des aristocrates, parce qu'alors on tue tout le monde ; ce qui établit l'équilibre, et fait une compensation. C'est par cette sublime combinaison qu'on a trouvé moyen de rendre libre et tranquille, tour-à-tour, les citoyens et les aristocrates. 235
240

LA PEYROUSE

Je rêve, sans-doute.

LE PEUPLE

Vive le tiers état ! Ou à la lanterne !

MONSIEUR GARDE-RUE

Criez, Monsieur, criez.

245

LA PEYROUSE

Que voulez-vous que je crie ?

MONSIEUR GARDE-RUE

Ce que la nation vous commande.

LE PEUPLE

Vive le tiers-état ! Ou à la lanterne!

MONSIEUR GARDE-RUE

Criez, Monsieur, criez, ou je ne réponds pas de vos jours.

(Ils sortent.)

LA PEYROUSE *(en sortant)*

Vive la lanterne ! Vive la lanterne ! O Paria reste.

250

SCÈNE V

(Il sort.)

O PARIA *(seul)*

Il y a si longtemps que le capitaine est sorti de France qu'il n'en sait plus trouver le chemin ; il s'en croyait plus près qu'il ne l'est. Il savait mieux le chemin de nos îles que celui de son pays... Mais qu'est-ce que c'est que nation, pour qui ces gens-là m'ont dépouillé. C'est, sans doute, quelque tyran qui pille les voyageurs. Pour moi je regrette bien peu mes boucles ; je marcherai aussi bien pieds nus. Je vais suivre le capitaine ; car sans lui je ne trouverai jamais le chemin de cette belle France.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

YETAFET *(seul)*

Quels mouvements ont-ils donc fait naître dans mon coeur ?... Sans doute ils ont raison... Mon rêve est secondaire ; il manque quelque chose à ma gloire... Un autre étale sa puissance sous les yeux de son ancien maître ; il protège la cour ; il assure la tranquillité de l'assemblée... Et moi je règne sur des bourgeois, qui, à chaque instant, me disputent l'empire ; tout ce qu'il y a de grand fuit l'enceinte des murs où je commande. Que m'importe de déployer, toute la pompe de l'autorité devant un peuple séduit et ignorant ; il me faut d'autres regards, et la gloire sans témoins est un palais sans lumières... Oui !... Plus je réfléchis à cette grande entreprise, moins je vois de difficultés à l'exécuter... Tout tremble au bruit de mes tambours... Les soldats français désertent aujourd'hui leurs drapeaux, dès qu'il s'agit de les défendre... Le Prince trouvera peut-être quelque appui dans la fidélité de ses gardes ? Mais leur petit nombre trahira leur courage et leur zèle... Allons le parti en est pris... S'il faut un roi à la France, je veux en être maître ; s'il doit perdre l'Empire, je veux pouvoir m'en faire un mérite.

SCÈNE II

Yetafet, Laibil.

LAIBIL

Quel parti prenez-vous ? Le temps presse ; déjà le peuple s'assemble.

275

YETAFET

Je veux, mon cher Laibil, assurer votre autorité et ma gloire ; je marcherai à la tête des troupes.

LAIBIL

Ah ! C'est nous assurer la victoire.

(Il sort.)

YETAFET

Mais, écoutez, Laibil, il faut ici allier la prudence au courage. Il ne faut pas nous laisser soupçonner d'ambition ou d'intrigue. Quand on a longtemps porté le masque, il ne laisse voir, en tombant, que des traits défigurés et ternis. Autant notre modestie nous a été utile, autant elle nous rendrait odieux si nous nous laissions pénétrer. Il convient donc que nous ayons l'air de ne prendre aucune part à cet événement ; qu'une longue résistance constate notre répugnance, et que la violence à laquelle nous aurons l'air de nous soumettre, soit d'avance la preuve de notre innocence ; vous connaissez ma marche de ce jour ; elle ne variera pas... Vous, restez ici ; remplissez à l'ordinaire vos fonctions, et lorsqu'il en sera temps vous me ferez avertir.

285

SCÈNE III

LAIBIL *(seul)*

Quel manège !... Voilà donc les profondeurs de la politique ! Grand dieu ! Tu lis dans le fond des coeurs, tu sais que nous n'en sommes pas tous également coupables !

290

SCÈNE IV

Laibil, La Payrouse, O Paria, Le Peuple, La Garde.

LE PEUPLE *(lance avec violence sur la scène la Peyrouse sanglant et en désordre)*

V'la un aristocrate... Un traître... Faut le pendre et le juger !

LAIBIL

Ah ! Voilà sans doute quelque victime qu'il faut que j'arrache à leur fureur.

295

(Il veut embrasser Laibil.)

LA PEYROUSE *(reconnaissant Laibil)*

Mais c'est lui... Quel costume nouveau !... Oui, c'est Laibil... Ah ! Mon cher Laibil, quel bonheur pour moi que de rencontrer un honnête homme ! Instruisez-moi, de grâce qu'est-ce que... Tout m'étonne et me bouleverse...

300

LAIBIL *(le repousse avec dignité)*

Respectez ma mairie... Songez que vous parlez à votre chef et votre juge.

LE PEUPLE

Ah ! Ah ! Vois-tu comme il refuse ce baiser de Juda ! Ces aristocrates sont les amis de tout le monde quand ils ont peur. À la lanterne, d'abord !

305

(Il crie de toute sa force.)

LA PEYROUSE

Tout le monde est fol !... Laibil ! Laibil ! Réveillez-vous ! Reconnaissez-moi ! Reconnaissez-vous !

LAIBIL

Citoyen, je vous reconnais fort bien, et vais procéder à votre interrogatoire.

LE PEUPLE

Point tant de cérémonie, monsieur le juge, c'est un aristocrate; j'allons le mettre à la lanterne, et vous ferez vot' métier après, vous aurez du temps de reste pour ça.

310

LAIBIL

Au nom de la loi, Messieurs, permettez que je l'interroge.

LE PEUPLE

C'est inutile, la nation l'a condamné. Qu'eu que c'est que la liberté, si je ne pouvons faire tout ce que je voulons ?

315

LAIBIL

Je sais tout le respect que je dois à la voix du peuple ; mais si son interrogatoire nous fait connaître les chefs de la conspiration, si au lieu d'un coupable vous en avez trente à punir.

LE PEUPLE

Ma finte, il a raison ! C'est un brave Magistrat que ça ! Interrogez donc, Monsieur, mais de manière à lui faire tout dire, et lui tirer les vers du nez. J'allons tout écouter ; car la justice est publique. Ç'a va bien mieux da ! depuis que je nous en mêlons. 320

LAIBIL

Homme, quel est votre nom ?

LA PEYROUSE

Le Comte de la Peyrouse.

LE PEUPLE

Je l'avons bian déniché, c'est un Comte ! À la lanterne!

325

LAIBIL

Quel est votre état ?

LA PEYROUSE

Je suis militaire.

LAIBIL

Avez-vous prêtez le serment !

LA PEYROUSE

Oui ! J'ai juré d'être toujours fidèle au Roi.

LE PEUPLE

Voyez-vous ! Le chien d'aristocrate ! À la lanterne !

330

LAIBIL *(par forme de conversation)*

Avez-vous trouvé le fameux passage ?

LA PEYROUSE

Oui ! Et si mes vassaux avaient été en meilleur état, je serais arrivé par-là.

LE PEUPLE

L'avez-vous bien entendu, monsieur le Juge, il a découvert le fameux passage de MontMartre, et il aurait conduit ses vaisseaux pour foudroyer Paris ! Ah ! Le chien de traître ! Vous verrez que c'est queu qu'égoût que je ne connoissons pas ! Ces aristocrates profitent de tout. Ne pouvant avoir la ville d'assaut, ils veulent la prendre à l'abordage.

335

LAIBIL *(avec gravité)*

Êtes-vous depuis longtemps à Paris ?

LA PEYROUSE

Ce Peuple le sait aussi bien que moi. J'arrive.

340

LE PEUPLE

Oh ! Je fesos bonne police, je l'avons arrêté à temps, le traître ! Il allait peut-être ouvrir la porte de l'égout à ses vaisseaux.

LAIBIL (*toujours en accusant*)

Avez-vous fait des cartes ?

LA PEYROUSE

Oui, j'en ai beaucoup ! Mais ce n'est pas le moment de les montrer.

LE PEUPLE

Faudra bien qu'il les montre. J'allons le fouiller. Voyez queu chien !
C'est lui qui a fait les cartes pour le faubourg Saint-Antoine. Queu cap-
ture j'avons fait là. C'est peut-être le Comte d'Artois... Faudra lui de-
mander ça bien finement.

345

(*À la Peyrouse.*)

(*La Peyrouse sort.*)

(*Au Peuple.*)

LAIBIL (*à part*)

Je suis combattu par les devoirs de ma place, et mon amour pour les
sciences... Mes questions indiscretes le conduisent au bord du préci-
pice... Il faut l'éloigner. Sortez un moment. Vous voyez comme il se
compromet par ses réponses, il faut le laisser libre, et sa conduite nous
en découvrira bien davantage.

350

LE PEUPLE

Oui, c'est bian fait. Je le reprendrons toujours, et si cela en fait prendre
trente, comme vous nous le promettez, ça ne fera que reculer pour
mieux sauter.

355

(La Peyrouse rentre.)

LAIBIL

Qu'on le fasse rentrer. Citoyen vous êtes libre. Je vais vous donner quatre fusiliers pour vous conduire.

(Il écrit son billet, et le donne à Laibil.)

(Il sort.)

LA PEYROUSE

Je vous prie, Monseigneur de Laibil, de me permettre de vous confier un billet que je vais écrire ; il concerne mes plus chers intérêts. Je ne puis trop vous remercier de la justice que vous m'avez rendue. 360

SCÈNE V

Laibil, Le Peuple.

LE PEUPLE

Voilà une justice faite ; mais j'en avons une autre encore qui presse.

LAIBIL

De quoi s'agit-il, mes chers concitoyens ?

LE PEUPLE

Je voulons aller couper la tête à ces chiens de garde-du-corps qui font des gueuletons pendant que je mourrons de faim. 365

(Au peuple.)

LAIBIL (*à part*)

Bon... Mais êtes-vous bien instruits de cette prétendue offense ?

LE PEUPLE

Oh, que oui ! Je l'avons lu dans un petit imprimé. Ils ont fait un grand cabaret ; ils ont mangé plus de quinze cents livres de pain, et bu à l'avenant ; et puis ils ont dit au roi et à la reine qu'ils l'aimions bien ; je n'aimons pas ces façons-là. 370

LAIBIL (*à un confident*)

Sont-ils nombreux ?

LE CONFIDENT

Oui.

LAIBIL

Faites avertir le général.

LE CONFIDENT

Tout est prêt. Il avait donné ses ordres ; il va arriver dans l'instant. 375

SCÈNE VI

YETAFET, LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE

Ah ! V'là le révolutionneux !

YETAFET

Qu'y a-t-il pour votre service, mes amis ?

LE PEUPLE

Faut que tu nous conduises à Versailles.

YETAFET

Je suis fait pour obéir à toutes vos volontés, et mourir à votre service ;
mais permettez que je vous représente. 380

LE PEUPLE

Il n'y a pas de représentation qui tienne, faut marcher.

YETAFET

Mais songez combien de malheurs vont être la suite de cette démarche.

LE PEUPLE

Je n'avons pas besoin de biaux discours. Je t'avons fait not' commandant pour que tu nous obéisses ; ainsi marche, ou à la lanterne ! 385

YETAFET (à Laibil)

Vous l'ordonnez, Monsieur.

LAIBIL

C'est la volonté du peuple.

(Tous sortent.)

YETAFET

Allons mes amis, je vais mourir à votre tête.

ACTE III

SCÈNE I

LA PEYROUSE (*entre dans la salle d'un hôtel du Palais-Royal*)

Fut-il jamais un homme plus malheureux ! Assailli, persécuté au milieu de ma patrie, ne reconnaissant ni ses lois, ni ses troupes ; ni ses juges, je ne trouve aucun appui ; je ne puis même rencontrer un ami qui m'explique ce que mon esprit ne peut concevoir... Mais enfin, je goûterai peut-être un peu de calme dans cette maison, et j'y prendrai les instructions que je ne sens que trop m'être nécessaire... Hola, quelqu'un !

SCÈNE II

La Peyrouse, La Maitresse de l'Hôtel.

395

LA PEYROUSE

Ah ! Madame, je suis au désespoir que vous ayez pris la peine de venir vous même.

LA MAÎTRESSE

Monsieur, je ne fais que mon devoir.

LA PEYROUSE (*à part*)

Enfin je vais trouver un être raisonnable. Madame, je viens m'établir chez vous.

400

LA MAÎTRESSE

Monsieur, vous ne pouvez mieux faire. Vous saurez toujours les nouvelles le premier ; car tous ces Messieurs de l'assemblée se réunissent ici. Qu'est-ce que Monsieur désire pour son dîner ?

LA PEYROUSE

Ce que vous voudrez, Madame, un poulet et des côtelettes de mouton.

LA MAÎTRESSE

Il est indifférent pour Monsieur que ce poulet soit un perdreau, et les cotelettes du chevreuil.

405

LA PEYROUSE

Je préfère le mouton et la volaille.

LA MAÎTRESSE

Il n'y en a pas dans la maison. Depuis la révolution on ne mange que du gibier en France. Monsieur est-il bien pressé de dîner ?

LA PEYROUSE

Pressé, Madame, je n'ai rien pris de la journée, et je suis horriblement fatigué.

410

LA MAÎTRESSE

Il faudra que Monsieur ait la bonté d'attendre un moment, parce que le cuisinier fait un service.

LA PEYROUSE

Que je ne vous dérange pas ; je n'ai pas besoin de beaucoup d'apprêts, et puisque le cuisinier fait un service, il peut me faire réchauffer quelques plats sans que cela le dérange.

415

LA MAÎTRESSE

Monsieur ne me comprend pas bien ; c'est son service militaire qu'il fait en ce moment ; il est au corps-de-garde.

LA PEYROUSE *(avec surprise)*

Son service militaire !

LA MAÎTRESSE

Oui, Monsieur, il est major, et sans mon compère qui est colonel, il l'eût été, car c'est un bel homme. Messieurs les gardes-françaises ont rechargé un moment, mais les bourgeois les ont mis à la raison. Notre tour de commander est enfin venu.

420

LA PEYROUSE

Me voilà retombé dans les mêmes énigmes !... Madame, pendant que nous causerons ici, ayez la bonté de me faire donner un morceau de pain.

425

LA MAÎTRESSE

Volontiers, Monsieur, je vais donner des ordres, et si nous pouvons avoir seulement deux fusiliers, vous en aurez dans moins de deux heures.

LA PEYROUSE

Deux heures ! Deux fusiliers !

430

LA MAÎTRESSE

Oui, Monsieur. Oh, que cela ne vous inquiète pas, nous ne manquerons pas de fusiliers, depuis que nous sommes libres, tout le monde est soldat.

LA PEYROUSE

Mais, Madame, ce mot de liberté retentit sans cesse à mes oreilles ; dites-moi un peu ce que l'on entend par-là en France ?

435

LA MAÎTRESSE

Monsieur ne sait pas ça encore ? Oh, c'est bien plus beau qu'autrefois ! Actuellement, Monsieur, tout le monde a le droit de faire des motions ; vous n'avez qu'à mettre la tête à la fenêtre, vous en entendrez dans le jardin. Et puis quand on a acheté une livre de pain, on est bien sûr de la manger, parce qu'on la fait escorter par un grenadier. Nous n'allons plus nous promener le Dimanche qu'entre deux sentinelles. Cela a bon air, Monsieur, on voit tout de suite que tout le monde est libre.

440

LA PEYROUSE

Voilà certainement de grands caractères de liberté. Mais est-on plus heureux ?

LA MAÎTRESSE

Oh, non, Monsieur, tout le monde souffre. Les marchands sont ruinés, les ouvriers sont sans travail, les domestiques sans place, et vous ne trouverez pas un écu dans Paris. 445

LA PEYROUSE

Tout ceci est désastreux. Je vois que les grands seuls profitent de cette liberté aux dépens du peuple.

LA MAÎTRESSE

Oh, que non, Monsieur. Les grands sont plus malheureux que nous encore. Ils sont tous chassés du royaume, on brûle leurs châteaux, on coupe leurs bois, une personne ne veut les payer. 450

LA PEYROUSE

Mais qui profite donc de ce changement ?

LA MAÎTRESSE

On dit que c'est l'homme.

LA PEYROUSE

Mais quel homme ? 455

LA MAÎTRESSE

Ma foi, ce n'est pas nous toujours. Si nous avions seulement du pain !

LA PEYROUSE

Quoi, Madame, est-ce que la famine est en France ? Est-ce qu'il n'y a pas eu de récolte cette année ?

LA MAÎTRESSE

Oh, Monsieur, la plus belle qu'on ait jamais vue. Mais cela n'empêche pas que le pain ne soit la chose du monde la plus rare. Je vous jure que nous avons à Paris plus de poudre à canon que de farine. 460

LA PEYROUSE

Mais quelle peut être la cause de cette disette ?

LA MAÎTRESSE

Vous le savez bien, Monsieur.

LA PEYROUSE

Je vous jure que tout est un mystère pour moi.

LA MAÎTRESSE

Mais, Monsieur, sait bien que ce sont les aristocrates. 465

LA PEYROUSE

Je vous jure que je ne vous comprend pas.

LA MAÎTRESSE

Tout le monde sait que les aristocrates empêchent les boulangers de cuire, les moulins de tourner, ils ne laissent pas même couler les rivières.

LA PEYROUSE

Mais qu'entendez-vous par ces aristocrates ? 470

LA MAÎTRESSE

Ce que j'entends ? Ces monstres qu'il faut égorger... Ces hommes... Tenez, je vais vous chercher les petits imprimés, ils ne parlent que de cela. Entendez la nation... Écoutez.

LE PEUPLE *(dans le jardin)*

À la lanterne ! L'accapareur de bled ! L'aristocrate !

LA MAÎTRESSE

Vous allez savoir, Monsieur, ce que c'est qu'un aristocrate, mais il faut vous dépêcher, car son affaire sera bientôt faite... Mettons nous à la fenêtré... Oh, ciel ! Ils sont à ma porte ! C'est peut-être mon mari qu'ils cherchent !... Ah ! Je suis perdue !... Si la nation entre ici, je suis ruinée. 475

SCÈNE III

La Peyrouse, La Maîtresse, Le Peuple.

(À la maîtresse.)

LE PEUPLE

À la lanterne ! Il est ici ! Vous avez ici un accapareur... Un aristocrate... Il faut le pendre... 480

LA MAÎTRESSE *(à genoux un pleurant)*

Grâces, Messieurs, grâce pour lui ! Je vous jure qu'il n'a de pain que ce qu'il en faut pour nos seigneurs les Députés!

LE PEUPLE (*apercevant la Peyrouse*)

Le voici ! Le voici ! À la lanterne !

LA MAÎTRESSE

Ciel ! Ce n'est donc pas mon mari qu'ils cherchent !

485

LA PEYROUSE (*se débattant*)

Mais que me voulez-vous ?

LA MAÎTRESSE

Messieurs les Citoyens, je vous assure que c'est un pauvre garçon qui ne se doute de rien. Il est si loin d'être un accapareur, qu'il n'a pas mangé un morceau de pain de toute la journée.

(*Il lit.*)

UN HOMME DU PEUPLE (*tenant un billet*)

Il ne se doute de rien ! Le pauvre garçon ! Tenez, lisez ce billet. Je prie le premier commis de la marine de vouloir bien veiller à des grains que j'ai sur mon vaisseau, et qui sont pour moi de la plus grande importance.

LA PEYROUSE

Je vous proteste, Messieurs, que ce sont quelques sacs de grains que j'apporte de mes voyages, pour faire des expériences.

(*Ils l'entraînent.*)

LE PEUPLE

Des expériences !... Oui, à nos dépens !... Tu vas faire une expérience que tu ne répéteras pas deux fois... Allons à la lanterne!

495

(Il vise la Peyrouse, le manque et tombe à la renverse.)

UN DE LA TROUPE

Attends, je vais faire son affaire ; j'ai quatre charges dans mon fusil.

(Il veut ramasser le fusil.)

GUILLAUME

Son fusil a tiré à rebours, je crois qu'il s'est tué.

LE PREMIER HOMME *(qui a tiré)*

Ciel ! Guillaume, prends garde à ce que tu vas faire ! Il y a encore quatre coups à tirer.

500

GUILLAUME

Ah bin, puisqu'ils sont si longtemps à partir, je n'avons pas le temps de les attendre, j'allons le mettre à la lanterne.

SCÈNE IV

(Elle regarde à la fenêtre.)

(Elle tombe.)

LA MAÎTRESSE

Le malheureux garçon ! Il a l'air si doux, si honnête ! Je gagerais qu'il n'est point coupable ! Mon dieu ! Encore si nous n'étions pas libres, on aurait pu le juger... Apparemment que cela doit être comme cela pour la liberté, il faut d'abord chasser les Parlements et la Justice. . . Ciel ! Le voilà pendu ! Cela suffoque !... Ah ! La corde casse... Je n'y puis tenir... Je me trouve mal... J'expire...⁵⁰⁵

SCÈNE V

Bimeaura, La Maîtresse.

(Apercevant la maîtresse.)

(Il la secoure.)

BIMEAURA

Madame du Club ? Qu'avez-vous?... Elle se trouve mal... Madame du Club ! Madame du Club.⁵¹⁰

LA MAÎTRESSE *(revenant à elle)*

Où suis-je ! Ciel !... Est-il mort ? Le malheureux!

BIMEAURA

Qui donc ?

LA MAÎTRESSE

Hélas ! Ce jeune homme qu'ils ont enlevé de chez moi.

BIMEAURA

Non, soyez tranquille ! C'était un erreur. J'ai commandé au Peuple de se retirer. 515

LA MAÎTRESSE

Tant mieux, Monsieur, c'est une bonne oeuvre que vous avez faite...

BIMEAURA *(à part)*

Ce sont d'autres victimes qu'il me faut.

LA MAÎTRESSE

Par cet acte d'humanité, je vois bien que vous n'êtes pas de l'avis de ces brigands. Il faudrait les faire pendre avec tous ceux qui le payent et les conduisent... Nous aurons cette consolation-là, n'en doutez pas. Ah ! 520
Monsieur, que la liberté me fait peur ; j'ai bien de la peine à m'y accoutumer.

BIMEAURA

Cela viendra, Madame du Club, cela viendra ; en attendant, allez vous mettre dans votre lit. 525

(Elle sort.)

LA MAÎTRESSE

Oh ! Je le crois ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de goûter la liberté dans sa chambre bien fermée.

SCÈNE VI

BIMEAURA (*seul*)

À quel affreux supplice me livrent l'incertitude et l'attente !... Non, jamais il ne résistera à cette épreuve !... Elle ne peut enfin échapper à ma fureur !... Quelle vaste carrière va s'ouvrir devant moi. Reken fuira dans ses montagnes, Laibil rentrera dans le néant d'où il est sorti ; Yetafet !... Yetafet ne vivra... Yetafet périra.

530

SCÈNE VII

Bimeaira, Montmicy, Catapane, Almenandre, Mola entrent successivement.

MONTMICI

Ah ! Cher Bimeaura, que cette rencontre est heureuse pour moi. Depuis un mois je cherchais à avoir avec vous un entretien secret.

535

BIMEAURA

Que ne parliez-vous, mon enfant, vous connaissez mes dispositions pour vous.

MONTMICI

Je sais tous ce que je vous dois ; mais depuis longtemps vous ne m'avez rien fait faire, un si vous m'abandonniez à moi-même, je serai bientôt oublié du public.

540

BIMEAURA

Vous ne vous plaindrez pas de ma négligence, quand vous lirez cette motion que j'ai préparée pour vous ; elle vous fera le plus grand hon-

neur; il s'agit d'anéantir tous les titres, de supprimer tous les cordons ;
soyez sûr que c'est du bon.

MONTMICI

Je reconnais-là vos bontés paternelles.

545

BIMEAURA

Allez la lire dans un coin ; j'aperçois Catepane qui vient à nous... Eh
bien, Catepane, vous êtes donc bien affligé des réflexions qu'on a faites
sur ces arrêts de surséance.

CATEPANE

Oh, cela ne me fait d'autre peine que le tort que cela fait à mon crédit ;
c'était des choses inutiles à dire ; mais Messieurs les journalistes ne se
gênent sur rien ; ils pourraient cependant se contenter de l'abandon que
nous leur avons fait des aristocrates, et ménager les citoyens honnêtes.

550

BIMEAURA

Que me donneras-tu si je te tire de cet embarras ?

CATEPANE

Ma foi, dix pour cent dans mon premier emprunt. Mais, que ferez-vous,
Bimeaura ?

555

BIMEAURA

Tiens, va méditer ce mémoire sur les économies à faire dans la maison
du roi et celle de la reine; tu en tireras parti pour tes affaires; il y aura
des arrangements à prendre avec les gens à garder et ceux à renvoyer...
Tu m'entends?

CATEPANE

Si je vous entends ? Je vous avais deviné avant que vous n'eussiez ache-⁵⁶⁰
vé de parler.

ALMENANDRE

Bonjour, Bimeaura.

(Catepane se retire à l'écart pour lire.)

BIMEAURA

Ah ! Je ne m'attendais pas à cette surprise.

ALMENANDRE

Je ne croyais pas que ma présence vous fit cet effet. J'ai un assez grand
intérêt pour me présenter souvent devant vous. Je compte toujours,⁵⁶⁵
comme vous savez, que vous me porterez au ministère de la marine ;
mais je ne vois point réaliser cette espérance.

(À Mola.)

BIMEAURA

Patience, Almenandre ; c'est déjà beaucoup pour un homme de votre
âge d'avoir cru parvenir à ce poste éminent. Mais voici votre frère Mola
qui a plus que vous besoin d'être consolé. D'où te vient, mon cher Mola,⁵⁷⁰
cette sombre tristesse ?

MOLA

Ah ! D'où elle me vient ! Avec le plus grand désir de faire, rien ne me
réussit. Quand je fais le Cicéron on me hue ; quand je deviens César on
me berne ; il n'y a pas là de quoi se réjouir.

BIMEAURA

Console toi, Mola, je te promets de te faire parler tous le jours à l'assemblée pendant un quart-d'heure, sans te compromettre. Tu liras le procès-verbal ; car je te ferai secrétaire de l'assemblée, en attendant que ton frère puisse être secrétaire d'État. Adieu, mes enfants, je vous laisse ensemble, de plus grands objets m'attirent ailleurs.

575

SCÈNE VIII

Montmici, Catepane, Almenandre, Mola.

580

MONTMICI (*finissant la lecture*)

C'est parfaitement constitutionnel.

CATEPANE (*de même*)

Je suis très content, ça rendra.

MONTMICI

Messieurs, avez-vous lu dans l'Ami du Peuple tout ce qu'on a dit de moi.

MOLA

Je sais que tu as pour toi l'Ami du peuple ; moi je n'existe que dans le Journal de Paris, un cette existence vaut bien la tienne. Ce journal a eu depuis deux mois une grande vogue ; il avait d'abord adopté une plate gravité ; il avait de la prétention à l'impartialité, et on ne le voyait que dans les maisons des aristocrates, qui appelaient cette manière un excellent ton.

585

590

MONTMICI

Ah ! Parbleu, c'est bien trouvé ; c'est du bon ton qu'il faut avec la liberté.

MOLA

Ce sont de ces vieux radots qu'il faut leur passer ; mais, ma foi, depuis quelque temps ce journal est devenu bien bon, il est plein de cette sainte fureur de l'égalité ; il fourmille de ces raisonnements terribles qui ren-⁵⁹⁵versent tout ; aussi il n'y a pas un cabaret où on ne le lise ; on le préfère déjà au Patriote ; il a cela de charmant pour nous, c'est qu'il ne rend pas compte de nos séances, tout est du cru de l'auteur ; il développe ses principes et ses opinions avec bien plus d'aisance qu'il ne pourrait faire dans cette diable d'assemblée, qui n'est pas endurante.

600

ALMENANDRE

Et c'est en cela qu'il est plus utile. J'avoue que c'est lui qui a décidé mon opinion sur les biens du clergé, par ce beau raisonnement qu'il a mis dans son Journal, raisonnement que je regarde comme une des plus grandes découvertes de ce siècle.

MONTMICI

Qu'est-ce donc ? Je ne me le rappelle pas.

605

ALMENANDRE

Lorsqu'il a dit : si le Clergé est propriétaire de ses biens, les Officiers de la marine se croiront aussi propriétaires des vaisseaux du Roi. Je trouve qu'il n'y a rien à répondre à cela. Voyez quelle adresse d'avoir lié cette affaire à la défense du Royaume, aux intérêts du commerce ; moi qui vois la marine en grand, et qui ai des vues sur elle, je n'ai pu résister à ce trait de lumière.

610

MONTMICI

Il faudra que je me fasse de ses amis. Car je n'ai pas été trop content de la peinture qu'a fait l'ami du Peuple de la manière dont j'ai lancé ma Préalable. La Préalable a, je l'avoue, de grands charmes pour moi. Cela évite les discussions, et met tout le monde d'accord. Si l'on avait lancé la Préalable dès la première séance de l'Assemblée, nous ne serions pas où nous en sommes. 615

MOLA

Pour moi, quand je me permets de faire le Cicéron, j'ai toujours bien de la peine à me défendre de la division. C'est ma patrie. Cela donne double besogne, et développe le caractère. 620

CATEPANE

Plusieurs de mes amis m'ont conseillé de me livrer à l'amendement; mais c'est un travail pénible, pour lequel je ne me suis pas senti bien disposé.

ALMENANDRE

Quant à moi, j'ai senti que lorsque tout le monde avait pensé et discuté, la partie de la rédaction me mènerait loin, aussi ai-je cru quelque temps que j'allais être Secrétaire d'État. 625

MOLA

J'avoue que je préfère à tous les ministères la gloire que s'est acquise le grand Banaver, le jour où par son éloquence sublime et touchante, il a consolé en quatre mots toute la France des prétendus attentats commis sur Foulon et Berthier. Je n'ai d'autre ambition que la gloire de l'éloquence, je balancerais entre la campagne desannonciades et un bon mot de Romestierre. 630

CATEPANE

Mais tu n'envies pas autant les rôles de Mounier, Lalli et Bergasse.

MOLA

Ah ! Ce sont de grands gueux.

MONTMICI

Messieurs, voici une motion que je propose en peu de mots. Allons à l'opéra.

635

MOLA

Je suis de l'avis du préopinant.

CATEPANE

Quoi, Mola, il faut te huer sur une motion de ce genre là. Il fallait dire : j'appuie la motion, puisque tu parlais le second ; c'est à moi à être de l'avis du préopinant. Apprends au moins à les former.

640

ALMENANDRE

Messieurs, la délibération est unanime, car je donne ma voix pour la motion, ainsi partons.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Bimeaura, Pecheillar.

BIMEAURA;

Sa douleur, cher Pecheillar, alarme mon coeur.

PECHEILLAR

Tes alarmes, ne sont que trop bien fondées. Tout est manqué. Le détestable dévouement du Roi, sa perfide humanité ont déjoué l'intrigue la mieux ourdie... Mais à quoi sert-il de te détailler nos désastres.

BIMEAURA

Ah ! Parle, je t'en conjure, il est important de m'instruire.

PECHEILLAR

Eh bien ! Apprends en peu de mots que cette colonne redoutable d'hommes déguisés, de soldats, d'artillerie menaçante, n'ont pu ébranler le monarque dans sa résolution, il s'est présenté à son peuple avec la confiance d'un père. Nous avons répandu beaucoup de sang pour exciter au carnage, mais les Gardes-du-corps se sont laissé massacrer sans se défendre, victimes de leur modération et de leur obéissance. Rien n'a plus dérangé nos plans, que ce ridicule caprice, que les Aristocrates ap-

pellent un sentiment noble un généreux, auquel les Gardes-Françaises se sont abandonnés pour arracher à une juste mort les ennemis de la patrie. Cependant, au milieu de ce désordre, nous avons pénétré jusques dans l'appartement de la reine ; les assassins, jusqu'à ce moment, ont soutenu leur résolution: si tu savais quel homme entretenait leur féroce ⁶⁶⁰ courage ! Enfin nous arrivons auprès du lit Royal, dix lances et vingt poignards se lèvent à la fois... La reine s'était sauvée, elle avait trouvé un refuge dans les bras de son époux. Nous n'avons pas cependant encore renoncé à notre entreprise. Trois fois nous l'avons appelée sur le balcon, et trois fois son courage et cet air de majesté qui brille en sa per- ⁶⁶⁵ sonne a déconcerté les conjurés... Les traîtres n'avaient plus ni âme, ni bras, pour vouloir et pour agir... L'armée s'est enfin emparée de la personne du roi et de sa famille, ils entrent dans la capitale.

BIMEAURA *(avec désespoir)*

Ainsi Yetafet triomphe, et le monarque va voir augmenter l'amour de ses sujets ! Tout est donc perdu !... Mais, non, il me reste encore un par- ⁶⁷⁰ ti puissant, l'intrigue et la terreur.

PECHEILLAR

Voici une lettre qu'un de nos fidèles m'a chargé de te remettre en mains propres.

(Il la lit bas et finit haut.)

BIMEAURA

Donne vite... « Traître ! Je pars. Tu accuseras sans doute mon courage. Mais j'aime mieux avoir l'apparence de la faiblesse, que de me couvrir ⁶⁷⁵ avec toi de la gloire des scélérats. » Le monstre ! Tout m'abandonne à la fois !

SCÈNE II

Mounier, Bimeaura, Peycheillar.

MOUNIER

Tu triomphes, Bimeaura, des nouveaux désordres qui affligent la France !

680

BIMEAURA *(à part)*

Je triomphe ! J'ai la rage dans le coeur !

MOUNIER

Le malheur rend peut-être injuste ! Mais ton nom accompagne toujours les gémissements de la France désolée.

BIMEAURA

Je m'embarrasse peu de ce que disent les ennemis de la liberté.

MOUNIER

Les ennemis de la liberté ! Ah, Bimeaura, songe que c'est moi qui te parle ; un l'homme qui a le courage de braver le despotisme du crime, est plus digne que toi de la liberté.

685

BIMEAURA

Pourquoi donc te trouvons-nous toujours opposé aux vrais amis du peuple.

MOUNIER

Je ne me flatte point ici de t'instruire ou de te convertir. Tu sais mieux que moi, qu'un homme impartial ne peut confondre la liberté avec la li-

690

cence d'un parti et les excès du peuple. Tu sens que nous ne pouvons pas croire à la liberté, lorsque le premier citoyen de l'État gémit dans les rigueurs de la captivité ; lorsque la force protectrice est anéantie de toute part ; lorsque la démocratie, incompatible avec notre population, 695 notre position géographique, et nos mœurs, est la seule ressource qu'on nous offre ; après l'anarchie dans laquelle nous sommes plongés ; la liberté existe, dit-on, dans la balance des pouvoirs, un juge de quel côté penche la balance, puisque de simples femmes ont suffi pour priver même de la liberté, le monarque qui doit contre-balancer les excès de 700 l'autorité populaire ; tu sens que lorsque la liberté, que tu prétends avoir conquise, n'est qu'une calamité publique, il est impossible de ne pas regretter celle qui nous était offerte et que nous obtenions sans convulsion.

BIMEAURA

Je reconnais-là les derniers regrets de l'aristocratie expirante, et qui ne peut rendre hommage à l'autorité souveraine du peuple. 705

MOUNIER

Ce n'est pas à moi sans doute que tu comptes en imposer par cette ridicule expression. Réserve tes ressorts usés pour ce peuple malheureux que tes intrigues agitent. Sans doute il m'est démontré qu'il faut que le peuple règne pour que les scélérats intriguants soient maîtres. Tu ne t'es 710 fait tribun que parce que tu ne pouvais pas être despote : et ces prétendus aristocrates sont si éloignés de te disputer l'autorité que tu veux acquérir, que s'il était possible de rappeler le despotisme, qui pour jamais a fui ces contrées, ils te rapprocheraient du trône. Au reste, je ne me dissimule par tes succès. Toi et tes coupables adhérents, vous n'avez que 715 trop bien joué votre rôle ; vous avez supplanté ceux qui exerçaient l'autorité, pour vous mettre à leur place ; l'édifice de votre puissance s'élève au milieu des ruines ; le sang a cimenté vos trophées, mais songe que les larmes peuvent les dissoudre. Le dernier terme de l'autorité est

souvent la perte des ambitieux, actuellement que vous l'avez toute acquise...

720

BIMEAURA (à part)

Toute acquise ! Ce mot est cruel, au moment où elle m'échappe !

MOUNIER

Nous allons voir quel usage vous en saurez faire. Crois-tu que la liberté ne répugne pas à ces recherches inquisitoriales, à ces délations, à ces entraves qui gênent et l'opinion et la marche des citoyens. Il est plus dangereux d'approfondir la conduite de nos démagogues, que celle de nos anciens despotes. Enfin je suis un citoyen comme toi, libre comme toi, et il me faut une espèce de courage pour dire que je désapprouve tes principes. Je crois que tu bouleverses sans précaution ma triste patrie, et je ne puis éclairer mes concitoyens ! Si tu ne désirais que le bonheur de la France, pourquoi étouffer nos voix au lieu de juger nos principes. Crois-tu que la fureur et l'emportement soient des situations faites pour des législateurs ? Nous espérons une constitution sage d'un pouvoir législatif, et nous ne devons plus attendre qu'une révolution funeste d'un pouvoir convulsif. Tout est à la fois ébranlé, tout est à l'essai dans l'Empire, les passions s'agitent dans tous les sens, c'est sur ce fonds mobile que tu compromets les destinées de la France, que tu prétends élever tout à coup un édifice où nos mœurs, nos habitudes un nos sentiments seront également contrariés. Ah ! Rends au charlatanisme la magie des surprises, et que la saine politique déploie avec sagesse l'art heureux des tempéraments !

725

730

735

740

BIMEAURA

Il n'est pas juste que je reçoive seul cette bordée de patriotisme, j'en abandonne le reste à l'ambitieux qui se présente.

SCÈNE III

Mounier, Yetafet.

MOUNIER (*à Bimeaura qui sort*)

Oui sans doute, je n'ai pour tous les hommes qu'un poids et une balance. 745

YETAFET

Ce n'est pas moi, j'espère, que vous confondez avec ce traître.

MOUNIER

Yetafet, vous n'attendez pas de moi, que dans ce moment d'attentats de tous genres je déguise mes opinions ; plus vous avez élevé votre puissance, plus j'exhale ma liberté et mon courage. 750

YETAFET

Que dites-vous de ma puissance ? Je ne fais qu'obéir au peuple qui commande.

(Il sort.)

MOUNIER

Je suis familiarisé avec le langage du démagogue, il doit l'attribuer tout au peuple qu'il conduit. Mais enfin, Yetafet, vous n'espérez pas pouvoir étouffer ce cri qui vous demandera éternellement compte de la liberté de notre roi ; vous direz sans doute un jour pourquoi vous avez ignoré 755
seul dans Paris les mouvements du peuple ; pourquoi vous avez assuré que tout était calme, au moment où on allait tout égorger. Je ne vous dirai qu'un mot. Ou vous avez fomenté ces derniers troubles, et vous êtes un traître ; ou vous les avez ignorés, et vous êtes un général incapable. 760

Il faut ici sacrifier votre conscience ou votre amour propre. Je vous abandonne peut-être aux déchirements de l'un un de l'autre.

SCÈNE IV

YETAFET *(seul)*

Ils ne m'ont que trop deviné ! J'espérais conserver ma popularité et mon crédit... L'un et l'autre sont également compromis ; je n'ai trompé ni le monarque, ni le peuple, et dans cette affreuse journée, j'ai donc uniquement servi les intérêts de Bimeaura. ⁷⁶⁵

SCÈNE V

La Peyrouse, Yefatet.

LA PEYROUSE

Yetafet, je me mets sous ta sauvegarde. J'ignore tous les nouveaux usages de ma patrie et mes moindres actions deviennent des crimes. Sauvez-moi des périls où mon ignorance me plonge. ⁷⁷⁰

YETAFET

Ton embarras me touche et tes peines ne dureront pas longtemps. Je te fais caporal dans la milice, endosse l'uniforme, alors tu pourras agir et parler. Rends compte de tes travaux à l'assemblée, et peut être obtiendras-tu pour récompense l'honneur d'assister à une des séances. Adieu.

SCÈNE VI

LA PEYROUSE *(seul)*

Voilà donc le terme de mes travaux pénibles. Mais je dois m'oublier
moi-même au milieu des malheurs qui accablent mon Roi.

775

SCÈNE VII

LA PEYROUSE, O PARIA.

O PARIA *(tout couvert de rubans)*

Partons pour la France, capitaine ! Partons, je viens de voir apprêter le
repas de nation ! Des têtes sanglantes ! Des cadavres déchirés ! C'est
quelque bête féroce qui vit de chair humaine, partons pour la France.
Partons.

780

LA PEYROUSE

D'où vient cet accoutrement nouveau ?

O PARIA

C'est un préservatif contre sa voracité.

LA PEYROUSE

Oui, partons, o Paria, fuyons ces terribles contrées. Je croyais y recevoir
un autre accueil, et si tout le monde n'est pas dupe, la découverte des
gens qui profitent de cet affreux bouleversement, sera le problème dont
la solution occupera mes vieux jours.

785